

L'alcool rend-il agressif ?



Laurent Bègue¹ et Baptiste Subra²

1. Institut Universitaire de France et Laboratoire Interuniversitaire de Psychologie, Grenoble

2. Laboratoire Interuniversitaire de Psychologie, Grenoble

Le lien entre l'alcool et l'agression est reconnu depuis des siècles (Hanson, 1995). Durant les 25 dernières années, de nombreuses recherches basées sur des méthodologies différentes ont été menées afin de déterminer dans quelles conditions et pour quelles raisons ce lien existe. Dans cet article (qui reprend en partie un article publié dans *Cerveau & Psycho*, 2008, n° 29)³, nous allons en présenter les principales conclusions.

Laurent Bègue est professeur en psychologie sociale expérimentale à l'Université Pierre Mendès France de Grenoble et membre de l'Institut Universitaire de France. Après avoir travaillé sur le jugement moral et la délinquance, ses recherches actuelles portent notamment sur le lien entre agressivité et alcool, ainsi que le lien entre jeux vidéo et agression.

Baptiste Subra est doctorant en psychologie sociale expérimentale à l'Université Pierre Mendès France de Grenoble. Sa thèse porte sur le lien, physiologique et psychologique, entre alcool et agression.

Pour citer cet article :

Bègue L. et Subra B. (2008). L'alcool rend-il agressif ? *Revue électronique de Psychologie Sociale*, n°3, pp. 41-55. Disponible à l'adresse suivante : <<http://RePS.psychologie-sociale.org>>.



Le contenu de la *Revue électronique de Psychologie Sociale* est sous contrat Creative Commons.

3. Nous remercions *Cerveau et Psycho* pour son autorisation.

État des lieux

Les données médicales et judiciaires

Tous les types de violences sociales sont liés à l'alcool : les violences sexuelles (Abbey, Zawacki, & Buck, 2001), les maltraitances d'enfants (Freisthler, Needell, & Gruenewald, 2005), les violences dans les services d'urgence hospitalière (Cherpitel, 1997), dans l'armée (Pan, Neidig & O'Leary, 1994) ou le domaine sportif. Lorsque l'on agrège plusieurs recherches, on observe une fréquente alcoolisation de l'auteur ou de la victime de violences létales (tableau ci-dessous).

Présence d'alcool chez l'auteur ou la victime	
<i>Total des homicides</i>	47.1 %
Asphyxie, pendaison, strangulation ou suffocation	29.7 %
Brûlure, feu	36.4 %
Noyade	50.0 %
Coup utilisant les poings, les pieds ou un objet émoussé	40.7 %
Coup de feu	38.9 %
Coup de poignard, coupure, transpercement	57.0 %

Dans une étude agrégeant plus de 9300 cas criminels issus de 11 pays différents, il a été montré que 62% des délinquants violents avaient bu au moment de la réalisation des actes agressifs ou peu de temps auparavant. Du côté des victimes, l'alcoolisation peut rendre plus vulnérable aux agressions, voire les provoquer : des recherches indiquent que lorsque les victimes ont contribué à leur agression (par exemple en insultant leur agresseur), elles étaient plus souvent alcoolisées. Dans une récente étude française (étude VAMM, voir encadré 1), nous avons observé que des femmes qui avaient une consommation d'alcool élevée avaient plus fréquemment été victimes de coups et blessures durant les 24 mois précédant l'enquête (Bègue et al., 2008). Les données médico-légales ou judiciaires sont néanmoins très insuffisantes pour estimer la nature des relations entre l'alcool et la violence car il existe un abîme statistique entre la délinquance constatée, jugée et sanctionnée et la délinquance commise (Bègue, 2003). Comme l'ont montré plusieurs recherches, après un délit, les personnes qui ont bu préalablement de l'alcool ou qui sont chroniquement alcooliques sont davantage susceptibles d'être interceptées par la police et jugées, ce qui peut augmenter artificiellement l'association alcool-violence. En outre, si l'auteur d'un délit est arrêté plusieurs heures après son acte, l'alcoolémie n'est plus constatable. Dans ce cas, il pourra invoquer l'alcool en pensant qu'il constitue une circonstance atténuante, ou rester discret sur son ébriété.

Encadré 1 : *l'enquête Violence Alcool Multi Méthode (VAMM)* de la Direction Générale de la Santé

L'enquête VAMM 1 est la première enquête épidémiologique française entièrement consacrée au lien alcool-violence en population générale. Présentée aux répondants comme une étude rémunérée sur les « modes de vie et comportements sociaux » et non sur les liens alcool-violence afin de limiter l'auto-sélection des participants, cette recherche initiée par la Direction Générale de la Santé a touché plus de 2000 personnes de 18-65 ans représentatives des régions Ile de France et Nord (méthode des quotas) de juin à août 2006. Les réponses ont été recueillies anonymement en auto-passation sur un ordinateur portable équipé d'un styler optique à l'intérieur d'une plateforme d'étude mobile (voir photos 1 et 2). Ce dispositif avait pour but de limiter les biais de réponse à l'oeuvre sur les sujets

sensibles durant les enquêtes en face-à-face ou par téléphone et d'échantillonner des populations difficiles à toucher par les enquêtes téléphoniques habituelles. Trois fourgons comprenant quatre postes séparés par des écrans ont circulé durant deux mois dans un échantillon de villes sélectionnées en fonction de leur taille. D'une durée de 1 à 2 heures, cette étude a apporté de nombreuses informations sur le rôle de l'alcoolisation aiguë ou chronique sur les violences agies et subies ainsi que leurs contextes interpersonnels et matériels. Les profils des auteurs et des victimes sous influence alcoolique ont été également précisés.



Les véhicules utilisés pour l'enquête



Les espaces individuels de passation de l'enquête

Les enquêtes auprès des auteurs de violences

Une manière d'éviter les biais des études réalisées sur les prévenus, les condamnés ou les détenus consiste à mettre en relation les actes de violence avoués par leurs auteurs eux-mêmes et leur propre consommation d'alcool. Cette méthode a récemment été mise en œuvre dans l'enquête VAMM (voir encadré 1). Les résultats ont montré que dans 40% des cas, les personnes de la population générale qui avaient été auteurs de bagarres dans un lieu public avaient préalablement consommé de l'alcool. C'était le cas dans 35% des agressions dans la famille, 32% des agressions hors de la famille et 20% des vols. Ces données peuvent être complétées par les estimations des victimes : dans l'enquête VAMM, 29% des victimes pensaient que leur agresseur était en état d'ébriété, ce qui est cohérent avec diverses études étrangères. En outre, les habitudes d'alcoolisation (en particulier le nombre de verres consommés en une occasion) apparaissent comme l'un des prédicteurs statistiques les plus constamment liés aux violences. Bien qu'une consommation chronique élevée soit liée à la violence dans certaines recherches (son impact serait médiatisé par les déficits nutritionnels, l'altération du sommeil et la dégradation de certaines fonctions cérébrales induits par l'alcool), les recherches épidémiologiques montrent que ce sont principalement les alcoolisations aiguës (boire beaucoup d'alcool dans une même occasion) qui sont associées aux agressions. Un autre angle d'approche intéressant, qui complète les enquêtes, s'intéresse aux relations alcool-violence à un niveau macro-économique. Voyons à quoi cela correspond.

Approches économétriques : le lien alcool-violence à un niveau macroscopique

« Quand les vendanges sont bonnes en France, les violences augmentent », avaient observé en 1896 les criminologues italiens Lombroso et Ferri. Un chercheur suédois a étudié les relations entre la disponibilité de l'alcool et les violences enregistrées dans les statistiques officielles en Suède. Plusieurs périodes

des où la vente d'alcool était limitée ou au contraire facile à se procurer ont été investiguées : le rationnement de l'alcool durant la 1^{ère} guerre mondiale, l'abrogation des restrictions d'alcool en 1955, la légalisation de la vente de bière dans les épiceries en 1965, les variations des heures d'ouverture du samedi dans les lieux de vente d'alcool, ou la grève de l'organisation ayant le monopole de la distribution d'alcool. Il a observé que les violences variaient dans le même sens que la disponibilité de l'alcool (Lenke, 1990). À un niveau local, une autre recherche a mis en relation la superposition entre la densité des débits de boissons alcoolisées et le nombre d'homicides à la Nouvelle Orléans, en contrôlant divers facteurs économiques et ethniques. Un lien significatif a été observé (Scribner, 1999). Néanmoins, les résultats ne sont pas toujours aussi clairs. Dans l'une des études les plus rigoureuses réalisée sur le sujet, on a mis en relation le nombre de débits de boissons (épiceries) pour 1000 habitants et le taux d'homicides concernant 256 villes américaines entre 1960 et 1990. De nombreuses variables de contrôle ont été prises en compte comme l'âge médian, le revenu familial médian, la composition ethnique, la densité de la population, le niveau d'implication des femmes sur le marché du travail, le pourcentage de familles monoparentales et le nombre de supermarchés ven-

**« Quand les vendanges sont bonnes en France, les violences augmentent »
observent en 1896 les criminologues italiens Lombroso et Ferri**

dant nourriture et boissons. Un lien n'était observé que durant les années 70 (Parker & Rebhun, 1995). Les recherches économétriques concluent souvent à l'importance des facteurs contextuels pour expliquer le lien entre la disponibilité de l'alcool et la criminalité (par exemple, tel effet n'est valable que pour un segment de la population, ou une période historique). Elles conduisent cependant certains auteurs à justifier des mesures de réduction de l'accès à l'alcool. On a ainsi calculé que si l'on diminuait de 10% la quantité d'alcool per capita aux Etats-Unis, on observerait une diminution de 1% des meurtres, 6% des viols, 6% des agressions graves et 9% des vols.

Pourquoi une simple association statistique ne suffit pas

Mettre en évidence un lien statistique ne suffit pas à démontrer que l'alcool soit une véritable cause de violence. Il se pourrait également que la tendance à boire de l'alcool et la tendance à l'agression soient toutes les deux causées par certaines variables individuelles ou situationnelles. Dans ce cas, l'alcool serait un simple marqueur de déviance sociale, et non une cause d'agression. Par exemple, les variables relevant des attachements sociaux sont reliées chez les adolescents à la commission d'actes de violence (Bègue, 2000) et à l'utilisation excessive d'alcool (Bègue & Roché, 2008), ce qui signifie que le lien alcool-violence peut n'être qu'une conséquence accidentelle de ce lien. Parmi les variables individuelles liées en même temps à l'alcoolisation et à la violence (et qui pourraient donc expliquer le lien observé), on mentionnera le faible contrôle des impulsions, certains traits de personnalité, les mauvaises relations avec les parents, ou plus largement un profil antisocial. Il y a également de nombreuses variables situationnelles potentiellement génératrices d'un lien alcool-agression. Tout d'abord, la consommation d'alcool se déroule souvent dans des contextes où plusieurs facteurs liés à la violence apparaissent en même temps : les lieux sont bondés, bruyant, et les normes de conduite sont peu contraignantes. Parmi certains groupes, la consommation excessive

est elle-même souvent initiée comme un aspect d'un style de vie déviant. En plus de ces corrélats situationnels, la violence dans les bars est fréquemment le résultat d'une tentative manquée d'obtenir de l'alcool. De plus, les bouteilles et les verres qui contiennent l'alcool sont parfois utilisés comme des armes : une étude de Budd (2003) montrait qu'une utilisation agressive des bouteilles ou des verres était observés dans 19% des incidents violents dans les bars. Enfin, les forces de l'ordre détectent plus facilement les auteurs de violence qui sont ivres que les autres (Ensor & Godfrey, 1993).

L'une des principales limites des recherches qui viennent d'être citées tient au fait que l'effet et sa cause supposée sont mesurés en même temps. Même lorsque l'on est certain que l'alcoolisation a précédé l'agression, toute conclusion demeure incertaine. Par exemple, on ne peut exclure que celle-ci ait été prise avec l'intention délibérée de faciliter une agression, par exemple pour se donner du courage. L'histoire recèle d'innombrables exemples où l'alcool était utilisé à cette fin. En France, le maréchal Pétain écrivait ces lignes après la première guerre mondiale « le vin a été, pour les combattants, le stimulant bienfaisant des forces physiques ; ainsi a-t-il largement concouru, à sa manière, à la victoire ». Pendant la guerre d'Espagne ou en Allemagne, dans les camps de concentration, d'autres chroniqueurs ont montré que l'alcool était employé quotidiennement par les exécuteurs (Lifton, 2000 ; Fussell, 1989). Dans un autre contexte, des ethnographes ont observé qu'au sein de certains gangs, l'alcool était utilisé comme un moyen d'être en condition psychologique pour se battre. Dans une étude réalisée auprès de 269 jeunes délinquants, on a observé que 25% d'entre eux avaient pris de l'alcool ou de la drogue pour se donner du courage avant de commettre un délit (Hammersley et al., 2003).

L'alcool pourrait donc constituer un simple corrélat ou une aide à l'agression, sans en être véritablement une cause réelle. Une manière de s'extraire des problèmes posés par la difficulté qu'apportent les enquêtes et les archives consiste donc à s'en remettre à une démarche expérimentale afin d'établir l'incidence de l'alcool sur l'agression toutes choses étant égales par ailleurs.

Expliquer les relations alcool-agression

Apports décisifs de l'expérimentation

La psychologie expérimentale a apporté une contribution unique à la question du lien alcool-violence par l'étude en laboratoire des effets de l'ingestion par des volontaires humains de doses d'alcool sur leur réaction agressive (voir Bègue & Subra, 2008). On a mesuré par exemple l'intensité ou la durée de chocs électriques ou de sons désagréables administrés à un faux participant en fonction des doses d'alcool consommées. Les méta-analyses réalisées sur ces études concluent à un effet causal de l'alcool sur les conduites agressives des hommes et des femmes (Bushman, 1997). La taille de l'effet est moyenne : par rapport à des groupes contrôles, l'augmentation du niveau d'agression des groupes alcoolisés se situe à $\frac{1}{2}$ écart-type. L'effet de l'alcool est généralement

constaté dans la phase ascendante de l'alcoolémie, tandis que durant la phase qui suit le pic d'alcoolémie, c'est plutôt un effet sédatif qui domine. L'alcool ne constitue toutefois ni une cause nécessaire ni suffisante pour déclencher une agression. Dans ces expériences, lorsque des sujets alcoolisés ne sont pas provoqués par un faux participant (qui profère une insulte à leur encontre ou leur administre des stimulations électriques ou sonores désagréables), il est rare qu'ils soient agressifs. L'absence d'agression sous l'influence de l'alcool lorsqu'il n'y a pas d'instigation limite donc certaines explications pharmacologiques qui supposent que l'alcool « désinhiberait » aveuglément par la libération de dopamine, la diminution de sérotonine, ou en interagissant avec le gaba ou le glutamate. Ce que nous apprend plutôt la recherche expérimentale, c'est que les variables contextuelles sont déterminantes dans l'explication du lien alcool-comportement. En effet, en fonction des caractéristiques de la situation, l'alcool peut rendre certes plus agressif, mais également plus altruiste; plus jovial mais également plus déprimé; plus imprudent mais également plus contrôlé.



Sweet sixteen par
photographi.esc [3:2] (2007)

En fait, l'effet pharmacologique de l'alcool sur l'agression est essentiellement indirect. L'alcool perturbe le fonctionnement cognitif exécutif (FCE), qui comprend des capacités associées au cortex préfrontal comme l'attention, le raisonnement abstrait, l'organisation, la flexibilité mentale, la planification, l'auto-contrôle et la capacité à intégrer un feedback extérieur pour moduler le comportement. Diverses recherches réalisées par Raine et ses collègues (2002) ont montré que le FCE était déficient chez les auteurs d'agressions graves. On sait par ailleurs qu'il est altéré par la consommation d'alcool. Certains travaux ont indiqué en outre que des personnes dont le résultat à des tests neuropsychologiques indiquait des déficits des FCE réagissaient beaucoup plus agressivement que les autres sous l'influence de l'alcool. Les effets de l'alcool sur le FCE sont bien illustrés par le phénomène de myopie alcoolique que l'on évoquera maintenant.

Quand boire de l'alcool rend myope

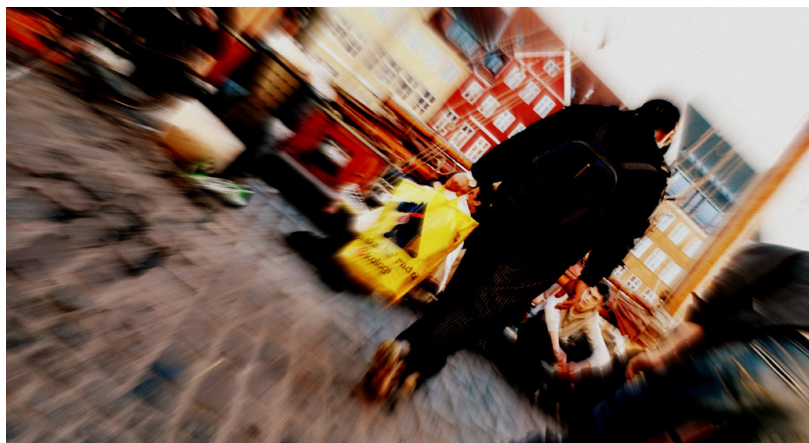
L'un des effets bien connu de l'alcool est d'altérer les capacités de traitement de l'information. Lorsque l'on est alcoolisé, les informations périphériques, perceptivement éloignées ou complexes, sont soumises à des distorsions ou sont purement et simplement ignorées (par exemple, les conséquences à long terme de son action) tandis que les informations les plus saillantes de la si-

tuation immédiate (par exemple l'intimité sociale, le désir sexuel, ou l'irritation) influencent de manière inhabituellement élevée le comportement et les émotions. L'interprétation de la situation est appauvrie et un poids excessif est accordé aux informations les plus centrales : c'est la myopie alcoolique (Steele & Josephs, 1990). Selon la théorie du même nom, l'effet de l'alcool sur le comportement serait particulièrement sensible dans des situations où il existe ordinairement un conflit entre des informations qui initient un comportement (par exemple une provocation) et celles qui l'inhibe (par exemple la peur des conséquences d'une bagarre). La myopie alcoolique conduit à minimiser les informations inhibitrices au bénéfice des informations instigatrices. Les conduites dites « désinhibées » résultent donc de l'interaction entre l'altération des capacités cognitives de l'individu et la présence d'indices particuliers qui influencent le comportement dans une situation donnée. Steele et Josephs (1990) ont fait l'hypothèse que la myopie alcoolique pouvait conduire l'individu à l'immodestie en annulant les tendances inhibitives qui nous conduisent à contrer notre constant penchant à l'auto-adulation (cette inclination correctrice nous permet d'accéder à une perception plus réaliste de notre personnalité et de nos compétences). Des sujets devaient indiquer quels étaient les aspects de leur identité qui étaient pour eux les plus centraux, et s'il y avait un écart entre leur soi idéal et leur soi actuel sur ces dimensions. Dans un second temps, ils consommaient une boisson alcoolisée ou non. Il est apparu que ceux qui avaient bu de l'alcool, lorsqu'ils devaient s'auto-évaluer sur différentes dimensions du soi, se jugeaient plus positivement sur celles où ils avaient préalablement reconnu qu'un écart existait entre l'idéal et la réalité. Dans une autre étude où des participants devaient faire une intervention publique sur ce qu'ils aimaient ou n'aimaient pas concernant leur apparence, des personnes ayant préalablement consommé de l'alcool mentionnaient moins d'éléments négatifs que celles qui n'avaient rien consommé. Enfin, il a été observé que la tendance à se trouver moralement supérieur aux autres était extrémisée chez des sujets alcoolisés (Denton & Krebs, 1990). L'effet de l'alcool sur la perception de soi illustre pourquoi des personnes ayant consommé quelques verres sont plus enclines à se trouver exceptionnelles dans un domaine qu'elles valorisent. Ce phénomène est également important pour expliquer les effets de l'alcool sur l'humeur. Une personne déprimée qui boit de l'alcool sans parvenir à se distraire en même temps risque de renforcer l'humeur désagréable qu'elle cherchait pourtant à noyer, car l'alcool contribue à extrémiser les émotions qui dominent lorsque l'on en consomme. L'effet de l'alcool sur la cognition concerne également la conscience de soi. Dans une recherche, Hull et ses collègues (1983) ont montré que des personnes alcoolisées mentionnaient moins fréquemment des pronoms comme je, moi, moi-même, moi, lorsqu'on leur demandait de s'exprimer. Dans la mesure où une altération de conscience de soi est fréquemment prédictive de l'agression en diminuant la référence à des normes de conduite personnelle et en rendant plus réceptif aux normes de la situation, son effet pourrait être comparé à celui d'un phénomène bien connu appelé la désindividuation : l'individu se sent moins responsable personnellement de ses actions.

La perspective insistant sur les perturbations cognitives liées à l'alcool qui vient d'être présentée reste néanmoins insuffisante pour expliquer tous les phénomènes comportementaux associés à ce produit. Elle accorde à la situation de consommation un poids important dans l'orientation des conduites, mais a peu à dire sur les riches significations rituelles et sociales revêtues par l'alcool à travers le globe, dont le rôle dans la canalisation et la manifestation des effets de l'ébriété est pourtant déterminant.

Alcool, croyances culturelles et comportements

L'étude des usages de l'alcool à travers le monde convainc de l'importance des croyances associées à sa consommation pour expliquer ses effets. Dans une étude portant sur plusieurs dizaines de sociétés traditionnelles différentes, James Shaefer a conclu qu'à travers tous les contextes culturels étudiés, l'ébriété masculine était une constante, mais que dans seulement la moitié des cultures des bagarres s'ensuivaient. Par exemple, les membres de la tribu bolivienne des Camba font l'expérience d'une alcoolisation extrême deux fois par mois, sans qu'aucune forme de violence verbale ou physique n'y soit consécutivement observée. A l'inverse, dans une société traditionnelle de Finlande où de telles beuveries régulières étaient également organisées, les violences graves étaient fréquentes. Ces deux exemples soulignent que les effets comportementaux qu'induisent les ivresses sont toujours insérés dans des systèmes normatifs qui sont irréductibles au prisme psychopharmacologique. Les significations sociales et les effets imputés à l'alcool se développent très jeune : on a demandé à des enfants américains âgés de 8 ans quelles seraient les conséquences s'ils consommaient de l'alcool (par rapport à une boisson contrôlée, le thé glacé). Ceux-ci ont répondu que l'alcool les conduirait davantage à blesser verbalement les autres et à se bagarrer. Chez les adultes, la consommation d'alcool est communément assortie d'anticipations quant à ses effets. Dans l'enquête VAMM, la



X alcool
par Paolo Piccinini (2009)

stimulation de l'agression n'était pas une conséquence fréquemment associée à la consommation d'alcool. Seulement 6% des répondants indiquaient que lorsqu'ils avaient suffisamment bu d'alcool pour en ressentir les effets, ils devenaient agressifs. Les hommes, les personnes peu diplômées et les plus jeunes étaient plus enclins à associer l'agression à l'alcool. Cela était également plus marqué chez les gros consommateurs, les personnes dépressives, celles ayant une tendance générale à l'agressivité et un faible autocontrôle. Cependant, il est important de prendre en compte une distinction importante entre les attentes attribuées à soi-même et celles attribuées à autrui. Généralement, les gens pensent que l'alcool a un effet plus néfaste sur les autres que sur eux-mêmes (Critchlow, 1987). Par exemple, une étude canadienne réalisée auprès d'un millier de participants a montré que 83% d'entre eux pensaient que l'alcool rendait les autres plus agressifs, tandis que seulement 12% pensaient que cela était également leur propre cas (Paglia & Room, 1999).

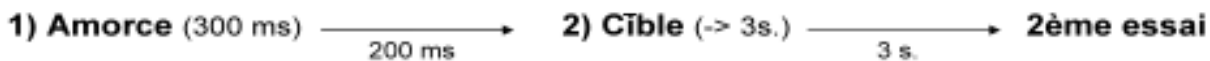
Croire que l'alcool rend agressif n'est pas sans conséquences. Dermen et George (1989) ont observé sur un échantillon de 114 étudiants que la relation entre les habitudes de consommation d'alcool et les comportements agressifs était plus forte chez ceux qui pensaient que l'alcool avait une incidence sur l'agression. Dans une récente étude française effectuée sur un échantillon re-

présentatif, nous avons observé que les attentes selon lesquelles l'alcool rend agressif modulaient la relation entre les consommations et les violences auto-reportées : la consommation d'alcool était liée au nombre de comportements violents auto-reportés uniquement pour les personnes qui pensaient que l'alcool les rendaient agressives. Cet effet persistait lorsque l'on contrôlait leurs prédispositions agressives (Subra & Bègue, sous presse).

L'origine de ces croyances est multiple. On peut supposer qu'en plus de l'expérience personnelle, les modèles jouent un rôle important. L'association entre agression et alcool est parfaitement reflétée dans les médias populaires. Pas moins de 6% des images de la bande dessinée Tintin ont trait à l'alcool, qui a des effets souvent aggressogènes sur le capitaine Haddock. David Mc Intosh (1999) a codé et analysé les comportements de 832 personnages buveurs ou non buveurs d'alcool apparaissant dans 100 films tirés aléatoirement parmi les plus grands succès en salle entre 1940 et 1990. Par rapport à des non-consommateurs, les personnages qui buvaient de l'alcool étaient beaucoup plus souvent agressifs.

Alcool-agression : une association sémantique en mémoire à long terme

L'alcool est également associé à l'agression de manière implicite, sans que les consommateurs n'en aient conscience. Pour vérifier cette idée, on a présenté à des participants un court instant sur un écran d'ordinateur des stimuli iconographiques neutres ou des stimuli iconographiques liés à l'alcool ou agressifs (tâche d'amorçage sémantique). Ceux-ci percevaient donc une série d'images de boissons alcoolisées, d'armes ou de boissons non alcoolisées. Chaque image était immédiatement suivie d'un mot agressif, non-agressif, ou d'un non-mot (suite de lettres sans signification). Les mots-cibles étaient 15 mots agressifs (par exemple frapper, tuer), 15 mots neutres (par exemple bouger, imaginer), et 15 non-mots (par exemple trider, foclager). Pour chaque essai, une image apparaissait 300 millisecondes à l'écran, suivi d'un délai de 200 millisecondes avant l'apparition du mot-cible. La tâche des participants était d'indiquer le plus rapidement possible si le mot qui apparaissait à l'écran était un mot de la langue française ou non, en appuyant sur une touche située à droite ou à gauche de leur clavier.



1)	 <p>Boisson alcoolisée</p>	 <p>Arme</p>	 <p>Boisson neutre</p>
2)	Bouger (Mots neutre)	Attover (Non-mots)	Frapper (mots agressif)

Les résultats ont indiqué qu'une présentation d'images de boissons alcoolisées ou d'images d'armes facilitait de la même manière l'identification des mots agressifs. Ils étayaient donc l'hypothèse selon laquelle alcool et agression

sont des concepts reliés sémantiquement dans la mémoire à long terme. Ainsi, l'exposition à des stimuli reliés sémantiquement à l'alcool permet d'augmenter l'accessibilité en mémoire des pensées agressives, et cela en l'absence d'une consommation effective d'alcool. Ces résultats suggèrent donc que les effets de l'alcool sur les agressions peuvent également s'expliquer par certains aspects extra-pharmacologiques, et en l'occurrence par les significations agressives implicitement associées aux boissons alcoolisées. On dispose d'indices montrant que l'effet de l'alcool ne se limite pas à ses propriétés pharmacologiques. Par exemple, des recherches en laboratoire indiquent qu'à dose d'alcool constante, la vodka ou le whisky sont plus fortement liés à l'agression que la bière et la vin, ce qui suggère que la signification des produits joue un rôle.

L'ivresse sans le flacon : l'effet placebo de l'alcool sur l'agression

Si le lien alcool-agression résulte également de significations sociales associées à l'alcool, on devrait observer une augmentation des conduites agressives chez des personnes qui croient qu'elles ont consommé une boisson alcoolisée même si elle ne contient pas d'alcool. Cette hypothèse a été testée auprès d'un échantillon de 117 personnes recrutées par voie de presse et de tracts pour un test rémunéré d'aliments énergétiques au bénéfice d'une société fictive, Stat-Aliments (voir photos 3 et 4 ci-dessous).



L'annonce parue dans la presse pour le recrutement des participants



Affiche officielle de Stat Aliment

Après avoir rempli un questionnaire de sélection par téléphone, ceux-ci ont consommé une boisson les conduisant à une alcoolémie de 0g, 0.5g (la limite légale pour la conduite automobile en France) ou un 1 g par litre de sang. Dans chacun de ces trois groupes, certains pensaient consommer une boisson alcoolisée, tandis que d'autres pensaient consommer une boisson moyennement ou fortement alcoolisée (contenant l'équivalent de trois ou de six verres à liqueur remplis de vodka). Ainsi, certains participants croyaient être alcoolisés, parfois fortement, et ne l'étaient pas (le subterfuge était possible grâce à la mise au point d'une boisson glacée qui avait un goût d'alcool). Inversement, d'autres participants pensaient consommer un simple jus de fruit et étaient pourtant très alcoolisés à leur insu.

Puis ils étaient provoqués par un assistant de recherche qui se faisait passer pour un simple participant.



La phase de dégustation

On mesurait ensuite leur réponse agressive par le nombre de doses de piment liquide et de sel qu'ils avaient l'opportunité de mélanger discrètement dans le plat que la personne qui les avait provoqué allait, croyaient-ils, devoir obligatoirement consommer pour toucher sa rémunération, en s'inspirant d'une méthode de mesure de l'agression préalablement validée (Lieberman et al., 1999). Les résultats ont montré un effet significatif de la dose d'alcool que les participants croyaient avoir consommée : plus ils pensaient être alcoolisés, plus ils agressaient le provocateur (Bègue, Subra, Arvers, Muller, Bricout, & Zorman, 2008)⁴. Leurs tendances chroniques à l'agression (évaluée par téléphone lors de la sélection au moyen d'un questionnaire psychométrique) permettait en outre de prédire significativement le nombre moyen de doses administrées. Ces résultats suggèrent que la voie pharmacologique n'est pas la seule voie impliquée dans les effets de l'alcool sur l'agression. Il se pourrait que les personnes ayant consommé de l'alcool relâchent sélectivement leur auto-contrôle en considérant que l'alcool les rend moins responsables de leurs actions. On peut également faire l'hypothèse que le concept d'agression ait été activé sémantiquement par le concept d'alcool, et qu'à leur insu, les sujets appréhendent la provocation d'une manière plus agressive.

Cette dernière hypothèse a été récemment mise à l'épreuve (Subra et al., en préparation). Après avoir été exposés de manière subliminale à des mots renvoyant à des boissons alcoolisées ou non, des participants devaient juger un assistant de recherche qui venait de faire une erreur de manipulation les obligeant à recommencer entièrement une tâche informatisée très fastidieuse. Les résultats ont montré que l'évaluation de l'assistant était plus négative et que la recommandation de ce dernier auprès du responsable d'étude était moins favorable lorsque des mots liés à l'alcool avaient été présentés.

4. Pour consulter les vidéos de cette étude, voir http://www.lexpress.fr/actualite/sciences/alcool-et-violence-un-lien-jusqu-ou_570650.html.

Conclusion

Les effets de l'alcool sur l'agression résultent de plusieurs processus distincts. Deux grandes classes d'explication coexistent : l'explication pharmacologique, qui insiste sur les effets de l'alcool sur le cortex préfrontal (myopie alcoolique) et l'explication sociale-cognitive, qui met l'accent sur le rôle des représentations de l'alcool et de ses effets chez les buveurs sur les conduites. Pour diminuer les dommages sociaux de l'alcool, il importe donc d'intervenir à la fois sur la disponibilité de l'alcool ainsi que sur les représentations qui y sont associées. Des recherches nombreuses montrent déjà que la diminution de la disponibilité de l'alcool a un impact sur les violences. Il reste désormais à démontrer qu'en modifiant l'idée fort répandue selon laquelle l'alcool disculperait l'auteur de violences (voir Bègue et al, 2007), on modifie également les conséquences comportementales indésirables de l'alcoolisation.

Références

- Abbey, A., Zawacki, T., & Buck, P.O. (2001). Alcohol and sexual assault. *Alcohol Research & Health*, 25, 43-51.
- Akers, R. L. (1992). *Drugs, alcohol, and society. Social structure, process, and policy.* Belmont: Wadsworth.
- Bègue, L. (2000). Conventionnels et déviants: l'autorité du lien social. *Les Cahiers de la Sécurité Intérieure*, 42, 9-36.
- Bègue, L. (2003c). Connaître les délinquances. In S. Roché (Ed.). *En quête de sécurité. Causes de la délinquance et nouvelles réponses* (pp. 39-44). Paris : Armand Colin.
- Bègue, L. & Subra, B. (2008). Alcohol and Aggression: Perspectives on Controlled and Uncontrolled Social Information Processing. *Social and Personality Psychology Compass*, 2, 34-62.
- Bègue, L. (2008). L'alcool rend-il violent ? *Cerveau & Psycho*, 29, 48-53.
- Bègue, L., Pérez-Diaz, C., Subra, B., Ceaux, E., Arvers, P., Bricout, V.A., Roché, S., Swendsen, J. & Zorman, M. (2008). The role of alcohol in female victimization : findings from a French representative sample. *Substance Use and Misuse*, soumis.
- Bègue, L., & Roché, S. (2008). Multidimensional Social Control Variables as Predictors of Drunkenness among French Adolescents. *Journal of Adolescence*, in press.
- Bègue, L., Arvers, P., Subra, B., Bricout, V., Perez-Diaz, C., Roché, S., Swendsen, J., Zorman, M. (2007). *Alcool et Agression Etude Evaluative sur les Relations entre Violence et Alcool pour la Direction Générale de la Santé (MA 05 208).* Programme VAMM 1 Violence Alcool Multi Méthodes 1. Grenoble : Laboratoire Interuniversitaire de Psychologie (EA 4145), Université de Grenoble 2.
- Bègue, L., Subra, B., Arvers, P., Muller, D., Bricout, V. & Zorman, M. (2009). A Message in a Bottle: Extrapharmacological Effects of Alcohol on Aggression. *Journal of Experimental Social Psychology*, 45, 137-142.
- Budd, T. (2003). *Alcohol-Related Assault: Findings From the British Crime Survey.* Home Office Online Report 35/03. London: Home Office Research, Development, and Statistics Directorate.

- Bushman, B. & Cooper, H.M. (1990) Effects of alcohol on human aggression: An integrative research review. *Psychological Bulletin*, 107, 341-354.
- Bushman, B. (1997). Effect of alcohol on human aggression: Validity of proposed explanations. In M. Galanter (Ed.), *Recent Developments in Alcoholism*, volume 13: *Alcoholism and Violence* (pp. 227-243). New York: Plenum Press.
- Bushman, B.J. (1993). Human aggression while under the influence of alcohol and other drugs: An integrative research review. *Current Directions in Psychological Science*, 2, 148-152.
- Chermack, S. T., & Giancola, P. (1997). The relationship between alcohol and aggression: An integrated biopsychosocial approach. *Clinical Psychology Review*, 6, 621–649.
- Chermack, S., & Taylor, S. (1995). Alcohol and human physical aggression: Pharmacological versus expectancy effects. *Journal of Studies on Alcohol*, 56, 449–456.
- Cherpitel, C.J. (1997). Alcohol and violence-related injuries in the emergency room. In M. Galanter (Ed.). *Recent developments in alcoholism, Alcohol and violence: Epidemiology, neurobiology, psychology, family issues* (pp. 105-118). New York, NY, US: Plenum Press.
- Denton, K., & Krebs, D. (1990). From the scene to the crime: The effect of alcohol and social context on moral judgment. *Journal of Personality and Social Psychology*, 59, 242-248.
- Dermen, K. H., & George, W. H. (1989). Alcohol expectancy and the relationship between drinking and physical aggression. *Journal of Psychology*, 123, 153–161.
- Ensor, T., & Godfrey, C. (1993). *Modelling the interactions between alcohol, crime and the criminal justice system*. Addiction, Buss, A.H., & Oxford, England: John Wiley, 88, 477-487.
- Exum, M. L. (2006). Alcohol and aggression: An integration of findings from experimental studies. *Journal of Criminal Justice*, 34(2), 131-145.
- Fagan, J. (1990). Intoxication and aggression. In: Tonry, M., & J.Q. Wilson (Eds.). *Drugs and Crime. Volume 13: Crime and Justice: A Review of Research* (pp. 241-320). Chicago: University of Chicago Press.
- Fals-Stewart, W. (2003). The occurrence of partner physical aggression on days of alcohol consumption: A longitudinal diary study. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 71, 41-52.
- Felson, R. B., W. Baccaglini, & G. Gmelch (1986). Bar-room Brawls: Aggression and Violence in Irish and American Bars. In A. Campbell & J.J. Gibbs (Eds.). *Violent Transactions: The Limits of Personality*. Oxford, UK: Blackwell.
- Freisthler, B., Needell, B., & Gruenewald, P.J. (2005). Is the physical availability of alcohol and illicit drugs related to neighborhood rates of child maltreatment? *Child Abuse & Neglect*, 29, 1049-
- Fusell, P. (1989). *Wartime: Understanding and Behavior in the Second World War*. Oxford: Oxford University press.
- Giancola, P. (2000). Executive functioning: A conceptual framework for alcohol-related aggression. *Experimental and Clinical Psychopharmacology*, 8, 576–597.
- Goldstein, A. (1994). *The Ecology of Aggression*. New York: Plenum press.
- Graham, K. (1980). Theories of intoxicated aggression. *Canadian Journal of Behavioural Science Revue canadienne des Sciences du comportement*, 12, 141-158.
- Graham, K. (2007). Using historical context to identify confounders, mechanisms and modifiers in aggregate level studies of the relationship between alcohol consumption and violent crime. *Addiction*, 102, 348-349.

- Hammersley, R., Marsland, L., & Reid, M. (2003). Substance Use By Young Offenders: The Impact Of The Normalization Of Drug Use In The Early Years Of The 21st Century. Home Office Research Study 261, London, Home Office Research and Statistics Directorate.
- Hanson, David J. Preventing Alcohol Abuse: Alcohol, Culture and Control. Westport, CT: Praeger, 1995.
- Homel, R., & Clark, J. (1994). The prediction and prevention of violence in pubs and clubs. *Crime Prevention Studies*, 3, 1-46.
- Homel, R., & Clark, J. (1994). The prediction and prevention of violence in pubs and clubs. *Crime Prevention Studies*, 3, 1-46.
- Hull, J. G., & Bond, C. F. (1986). Social and behavioral consequences of alcohol consumption and expectancy: A meta-analysis. *Psychological Bulletin*, 99(3), 347-360.
- Hull, J. G., Levenson, R. W., Young, R. D., & Sher, K. J. (1983). Self-awareness-reducing effects of alcohol consumption. *Journal of Personality and Social Psychology*, 44, 461-473.
- Krumm-Merabet, C. & Meyer, T.D. (2005). Leisure activities, alcohol, and nicotine consumption in people with a hypomanic/hyperthymic temperament. *Personality and Individual Differences*, 38, 701-712.
- Lara, D.R., Pinto, O. & Akiskal, K. (2006). Toward an integrative model of the spectrum of mood, behavioral and personality disorders based on fear and anger traits: I. Clinical implications. *Journal of Affective Disorders*, 94, 67-87.
- Lenke, L. (1990). Alcohol and criminal violence: time series analysis in a comparative perspective. Stockholm: Almqvist & Wiskell.
- Lifton, R.J. (2000). *The Nazi Doctors: Medical Killing and the Psychology of Genocide*. New York : Basic Books.
- Lipsey, M.W., Wilson, D.B., Cohen, .A., & Derzon, J.H. (1997). Is there a causal relationship between alcohol use and violence ? In M. Galanter (Ed.), *Recent Developments in Alcoholism*, volume 13: Alcoholism and Violence (pp. 245-281). New York: Plenum Press;
- Lipton, R., & Gruenewald, P. (2002). The spatial dynamics of violence and alcohol outlets. *Journal of Studies on Alcohol*, 63, 187-195.
- Loeber, R., Farrington, D.P., & Stouthamer-Loeber, M. (1998). *Antisocial behavior and mental health problems: Explanatory factors in childhood and adolescence*. Mahwah : Lawrence Erlbaum Associates.
- Nicholas, K. B., & Rasmussen, E. (2006). Childhood Abusive and Supportive Experiences, Inter-Parental Violence, and Parental Alcohol Use: Prediction of Young Adult Depressive Symptoms and Aggression. *Journal of Family Violence*, 21, 43-61
- Mc Intosh, D. (1999). Nondrinkers in films from 1940 to 1989. *Journal of Applied Social Psychology*, 29, 6, 1191-1199
- Paglia, A., & Room, R. (1998). General population views about causation and responsibility. *Journal of Substance Abuse*, 10, 199-216.
- Parker, R. N., & Rebhun, L. A. (1995). Alcohol and homicide: A deadly combination of two American traditions. Albany: State University NY Press.
- Pérez, R.L. (2000). Fiesta as tradition, fiesta as change: Ritual, alcohol and violence in a Mexican community. *Addiction*, 95, 365-373.
- PERNANEN, K. (1991). *Alcohol in human violence*. New York: Guilford Press.
- Raine, A., Lencz, T., & Bihrlé, S. (2000). Reduced prefrontal gray matter volume and reduced autonomic activity in antisocial personality disorder. *Archives of General Psychiatry*, 57, 119-127.

- Quigley, B. M., & Leonard, K. E. (2006). Alcohol expectancies and intoxicated aggression. *Aggression and Violent Behavior*, Vol 11(5), pp. 484-496.
- Quigley, B. M., Corbett, A. B., & Tedeschi, J. T. (2002). Desired image of power, alcohol expectancies and alcohol-related aggression. *Psychology of Addictive Behaviors*, 16, 318–324.
- Raine, A., Lencz, T., & Bihrlé, S. (2000). Reduced prefrontal gray matter volume and reduced autonomic activity in antisocial personality disorder. *Archives of General Psychiatry*, 57, 119-127.
- Steele, C. M., & Josephs, R. A. (1990). Alcohol myopia: Its prized and dangerous effects. *American Psychologist*, 45, 921–933.
- Subra, B. & Bègue, L. (2008). Le rôle modulateur des attentes relatives à la consommation d'alcool. *Alcoologie et Addictologie*, sous presse.
- Scribner, P. (1999). Alcohol availability and homicide in New Orleans : conceptual considerations for small area analysis of the effects of alcohol outlet density. *Journal of Studies on Alcohol*, 60, 310-316.
- White, H., Brick, J., & Hansell, S. (1993). A longitudinal investigation of alcohol use and aggression in adolescence. *Journal of Studies on Alcohol*, 11, 62-77.
- Zhang, L., Wiczorek, W. F., & Welte, J. W. (1997). The nexus between alcohol and violent crime. *Alcoholism: Clinical and Experimental Research*, 21(7), 1264-1271.



Le contenu de la *Revue électronique de Psychologie Sociale* est sous contrat Creative Commons.

<http://RePS.psychologie-sociale.org>

